

« Au commencement des douleurs »

Par Pascal Boulanger

Jacques Henric

« Faire la vie »

Entretien avec Pascal Boulanger

Editions de Corlevour

Depuis la parution de « Tacite », en 2001, jusqu'à « Le lierre la foudre » en 2011, Pascal Boulanger poursuit avec discrétion, une œuvre élaborée et exigeante dont l'apparente complexité renvoie au questionnement originel, dont les finalités jamais ne semblent acquises, et encore moins formatées, sous l'emprise d'une interrogation qui se serait en réalité, qu'un simple rituel de principe - ou sous la forme tronquée d'une alternative qui ne renverrait après coup qu'à la hantise narcissique de soi-même, sans tenir compte d'une filiation magistrale et nominative. Celle précisément des « commencements ». Dans ce nouveau recueil, intitulé « Au commencement des douleurs », le ton est donné. D'emblée l'auteur, nous plonge sans ménagement, dans ce qui l'interroge à l'orée d'un monde, pour le moins cruel et guerrier, où les figures tutélaires s'entrecroisent, se chevauchent, et parfois se détruisent violemment, comme par désespérance, de ce par quoi elles sont nées. « Où en sommes-nous dans l'amnésie et dans l'oubli ? Dans l'oubli de dieu, dans l'oubli du temps, dans l'oubli de l'être ? Où en sommes-nous dans la fraternité et la terreur toujours complices ? ». Ces questionnements dont l'actualité d'ailleurs n'est pas exempte, campent en quelque sorte le décor théâtral de ce qui va suivre. Pascal Boulanger, dont le langage constitue une épreuve, plus qu'une preuve, sait que ce qu'il nomme et interroge a force de loi et en amont d'un certain goût pour le fatalisme. « Toute société part d'un crime initial, d'une mise à mort brutale et contagieuse » en référence à René Girard, mais l'on peut aussi penser au « pharmakos » de Jacques Derrida - et qui institue clairement la part de monstruosité dont les sociétés historiques, sont le résultat probant. Ainsi le crime initial, renvoie-t-il au meurtre. Le meurtre au modèle totémique. Et la modélisation des intentions meurtrières, aux plus subtiles interrogations, fussent elles vaines, dans leur schéma rédempteur. « La vision du pire, dans l'attente de la parousie, ne se prive pas d'une certaine allégresse ». Mais qu'en est-il cependant de cette allégresse, que l'auteur tente de comprendre à sa manière, sans qu'elle en devienne pour autant futile, ou pire encore, grotesque, et qui oblitère, non seulement des enjeux de nature céleste, mais plus encore le balancement des enfers, dans les enfers. « Au commencement beuglements bêlements blatètements hurlements ronflements braiments bourdonnements » (page 10) dont les bruits sourds inaudibles et indistincts, renvoient à la source de la création, dans la douleur de sa naissance accidentelle ou volontaire. « A quoi bon vouloir maudire la terre à cause des hommes ? » Là encore la réponse n'est pas donnée aussi facilement, avec une ouverture cependant, mais qui invite à la plus grande prudence : « Je renverse les potentats de leurs trônes/ Et j'élève les affranchis » (page 11), car il faut se méfier de ce « je », dont on sent bien la face cachée du dédoublement incertain, et qui s'impose presque radicalement. Trop radicalement, pour que la confiance, notre confiance, lui soit accordée. « Humiliez vous nature imbécile/ Ecouter dieu » (page 13). Là encore, mais nous y sommes maintenant habitués : le ton est péremptoire, vindicatif et solennel. Cette solennité d'ailleurs ne nous est pas tout à fait étrangère, puisqu'elle agit sous le régime de l'autorité filiale, prophétique et ancestrale « Humiliez-vous », écrit l'auteur. Mais nous sommes déjà humiliés, il me semble – dès la naissance, L'homme rampe déjà sur la terre, dans la parfaite méconnaissance de ce

qu'il est et de ce à quoi il prétend. Et c'est d'ailleurs « par le doigt, que la loi aboie » (page 14). Car il en est de la Loi, écrite sous une forme pour le moins terrifiante et tyrannique, comme de l'ultime commandement lequel en soubassement invite à la soumission la plus ignoble et imparfaite. « Les bâtards de Zeus, se battent entre eux » (page 17) - Et comme s'il ne leur suffisait pas d'être soumis, voilà que les hommes, se battent entre eux, sans retenue et sans vergogne, avec à leurs basques des « dieux vautours/dans leurs manteaux d'ailes serrés/ se nourrissent de chairs mortes/ amassées au fond des précipices/ (page 23), avec pour punition, la mise à l'index de l'humanité toute entière ; « Et déjà la foule réclame par des cris confus le supplice des conjurés » (page 32) , mais quels cris ? Quels supplices ? Dont la terre ne soit déjà repue par tant de sang versé, à l'instar du plus grand nombre. Et c'est ce qu'il nous faut comprendre, « les dieux sont de sublimes comédiens » (page 37), ils s'amusent de nous, ils nous malmènent. Mais pourquoi ? Pascal Boulanger, à ce moment précis de son expérience quasi démoniaque, (ou hautement mystique) veut bien nous donner une réponse. Est-elle fiable pour autant ? « L'ordre toujours retourne au chaos d'où il était sorti/ et la terreur est si familière qu'un père/ se contente de sourire quant il voit son fils/ écartelé par les mains de la guerre/ » (page 42). Ainsi ce n'est pas tant la douleur qui compte ici. Insignifiante douleur il va sans dire, Mais bien plutôt l'ironie qui en découle, presque avec grâce, au mépris d'une plus grande miséricorde. A ce stade de l'ouvrage, la terreur est presque merveilleuse et pour le coup devenue comestible, audible. « La foule en orgasme d'amour quand se livre le matin du Bien/ Elle croit plus en sa force que dans le nom du Seigneur » (page 46). On se demande d'ailleurs si l'auteur lui-même, ne confond pas les sources du Bien et du Mal ; remède et poison, (pharmakon) - car « le gang humain n'éprouve aucun scrupule à répandre la terreur » (page 46), celle des premiers jours de l'humanité, il va sans dire, « Depuis qu'il sent une torpeur dans la région du cœur/ adam réveille son rêve à l'eden » (page 55). Car en effet, il ne peut en être historiquement, légendairement autrement. Adam est bien le responsable, (la figure originelle et criminelle) d'un tel désastre, même si « sa prière c'est son père » (page 57). Il est trop tard semble-t-il pour inverser la courbe du Mal. La faute commise est bel et bien enregistrée, sur les tables de la contagion maléfique, et sans aucune possibilité de rémission, fut-elle sincère, et bien que tardive dans son énoncé, aussi bien mystique, que mystificatrice. Aussi ce long périple de l'errance rédemptrice, est presque sans équivoque, et non sans rappeler la prophétie de Malachie (page 61). L'avertissement en somme, contre toute négligence culturelle, avec en arrière plan, la sentence inévitable, qu'oublier dieu, même par inadvertance constitue un crime supplémentaire à la déchéance humaine, « Et le voici messie qui démolit Lilith » (page 61). Nous y voilà enfin. Femme pécheresse et vengeresse, couverte de ronces, d'orties et de chardons » (Livre d'Isaïe, chapitre XXXIV, verset 14). La première femme d'Adam, Injustement répudiée, et qui porte la faute de tous les crimes, « quant à Satan, le mauvais perdant la pierre d'achoppement/ le faux perdant/ il frappe au hasard dans le grand bazar » (page 74). Satan nous manquait en effet, lui dont la prescience terrestre, égale bien celle des dieux, dans l'ordre de la haine et du mensonge en amont. Satan le tentateur ! Satan le courtisan ! Satan le humble ! Satan le propagateur inné, de toutes les vaines providences. Celui par qui l'homme se trouve confondu et exclu de la pureté originelle. « Renonce à te venger, tais toi/ prends congé/ (page 82). Et l'on comprend bien grâce à ce vers, que l'homme est définitivement soumis et souillé. Pascal Boulanger le sait trop bien peut-être, lui qui depuis de nombreuses années, arpente les chemins sinueux et combien risqués de l'humanité délaissée par le sombre destin. Ainsi défier l'enfer n'est-il pas une contrainte, loin s'en faut, c'est presque un acte naturel, inscrit dans les gènes de l'homme, comme une ultime tentation. La tentation. Et c'est ce qui s'insinue à partir de la page 83. L'auteur change de ton et d'attitude et de manière presque exemplaire, à tel point que le lecteur s'en trouve innocemment transfiguré. « Le Christ hébreux très mobile/ dévoré par les chiens errants/ ou bien miraculeux dans la méthode/ le Verbe qui produit ce monde » (page 87) L'auteur

effectivement l'a bien compris, et il nous en fait part. Il s'agit bien d'une affaire de méthode et de verbe. Le Verbe du commencement. « La Résurrection sera comme un réveil après le sommeil de la nuit » (page 104). Il n'en fallait pas plus, pour renverser les termes du Chemesch (soleil) par une ultime convulsion miraculeuse. La dernière partie du recueil, « Perfection » est d'ailleurs assez éloquente dans ce sens. L'auteur ne se contente pas de synthétiser son opinion, mais il brise volontairement, les schémas qu'il a lui-même conçus, qui valent aussi bien, par l'instauration d'une nouvelle « tradition », que par la « transmission » nécessaire du conflit, dont les arcanes antérieurement citées continuent de se propager, comme « au déplacement d'une parole sur le sable » (page 122) , opérant ainsi une volte face presque imprévisible, « à l'éponge qu'efface le tableau » (page 122) , vers « l'affirmation plus lumineuse de toute preuve » (page 124). C'est ainsi que se conclue, le recueil de Pascal Boulanger, avec la conscience partagée de l'ignorance, d'une souveraine Apocalypse, qui viendrait perturber l'ordre de ce monde, et quand même l'espèce humaine y survivrait, qu'elle n'en serait pas plus vivante ou moins corrompue. « Au commencement des douleurs » est vraisemblablement, l'un des ouvrages les plus aboutis de l'auteur, en espérant que le lecteur y gagne en force, mais plus encore, en conviction.....

Dans un second ouvrage, là encore extrêmement bien fourni et documenté, Pascal Boulanger qui se fait là critique attentif et persuasif, (et dont on connaît entre autres l'amitié fidèle pour Jacques Henric), nous livre un entretien pour le moins révélateur, consacré à l'un des pionniers majeurs de l'avant-garde littéraire des années soixante, soixante dix, aux côtés notamment de Philippe Sollers, Jean Edern Hallier, Guy Scarpetta, Catherine Millet, Marcelin Pleynet, etc. Pour ceux qui auraient encore des doutes sur l'intégrité intellectuelle, même parfois irritante et contestable de Jacques Henric, le présent propos vient radicalement défier les idées reçues sur cette période charnière de l'histoire littéraire française. C'est ainsi que l'on découvre, au fur et à mesure d'une lecture passionnante, et pour le coup fort instructive, un Jacques Henric, sincère, lucide, au demeurant sans complaisance, relatant un vécu semé d'embûches et de rebondissements de toutes sortes – comme aussi bien sur les effets de circonstances, implacables parfois, entre les piliers et les propagateurs d'idées neuves et novatrices, dans un contexte politique, aussi confus que malmené, comme en témoignent les rapports parfois houleux avec un Aragon, ou bien encore un Philippe Sollers – quant aux choix de certaines publications. La censure prévaut parfois sur une liberté pourtant nécessaire. Et les rivalités fraternelles se veulent aussi meurtrières. Henric développe à cet égard une analyse fort intéressante du parti communiste français de l'époque, à son plus haut niveau de popularité, débarrassée de ses apories, fausses et encombrantes. Pascal Boulanger, signale quant à lui très justement, dans son avant-propos, que les livres de Jacques Henric, « doivent s'entendre comme une littérature de guerre passant par-dessus l'ombre du temps ». Effectivement c'est bien ainsi qu'il faut définir l'œuvre de Jacques Henric dans son intégrité et intégralité, désormais non suspecte ; et symptomatique d'une époque voulant aussi bien dire, la reformulation des désirs passés, voire oubliés et enterrés, - que l'exhumation (exhortation) en profondeur, de certains faits de l'histoire assumant ses erreurs, comme ses plus belles réalisations. Dans cet entretien, il est également question de rendre un hommage appuyé à tous ces penseurs, philosophes, écrivains, poètes, Georges Bataille, Jacques Derrida, Guy Debord, Pierre Guyotat, Jean Genet, pour ne citer qu'eux, qui ont incontestablement marqué la seconde moitié du XXème siècle, par des écrits, souvent hors norme, mais empreints de fortes convictions – où citant Lacan – « Tout le monde croit ». Mais que faut-il croire en réalité, qui n'ait été le fruit de l'histoire, et non du hasard ; à force de salutaires confrontations, au sein de la pensée souveraine, comme ayant donné lieu à tant d'actions contradictoires fondant les prémices d'un mouvement qui n'en était pas un, à la gloire d'une

vérité toujours à conquérir et à redéfinir sur la base de l'éternel recommencement (des finalités) forcées. Gageons que cet ouvrage permette au lecteur de conjurer le mauvais sort..... « Les civilisations se valent-elles ? S'est-on demandé ? Y en a-t'il de supérieures ou d'inférieures aux autres ? » Le débat reste ouvert à l'aube d'un nouveau siècle, pour le moins tumultueux, et dont on est en droit d'attendre quelques grands enjeux, fussent-ils à leur tour, imparfaits et critiquables dans les faits.....

**[Jean-Luc Favre]**

« Tacite » , Flammarion, 112 pages, 14 euros 2001

« Le Lierre la foudre » Editions de Corlevour, 15 euros 2011

« Au commencement des douleurs », Editions de Corlevour, 124 pages, 17 euros 2013

« Jacques Henric, « Faire la vie », entretien avec Pascal Boulanger, Editions de Corlavour, 123 pages

Jean-luc Favre, est poète, critique et journaliste. Responsable de recherche honoraire, auprès du CRIC de l'Université de Savoie sous la direction du professeur Jean Burgos. Il a consacré des notes critiques à Lorand Gaspar, Jean-Pierre Spilmont, Jacques Ancet, André du Bouchet, Bernard Noel, Claude Royet Journoud, Alain Veinstein, Jacqueline Risset, Anne Marie Albiach, Liliane Giraudon, Danielle Collobert , Jean Orizet, Charles Juliet, Henri Meschonnic, Pascal Boulanger, pour différents journaux, revues et magazines.